

Jimmy Beaulieu, auteur de bande dessinée québécois,  
en résidence à Angoulême, guette les bonheurs du quotidien

Par Astrid Deroost Photo Claude Pauquet

# Les microclimats de Jimmy Beaulieu

**B**ribes d'enfance, souffrances apprivoisées, sensualité d'un présent amoureux, vagabondage de la pensée... Jimmy Beaulieu, auteur de bande dessinée, est un guetteur de temps, brefs ou nonchalants, profonds et légers. Des moments tous dignes, à ses yeux, du regard appliqué que restitue son trait fluide. «*La quotidienneté est peut-être mon propos principal, glisse-t-il. Quand j'ai vu les films de Woody Allen, ou lu les albums de Dupuy et Berbérien, j'ai compris que mon existence était digne de fiction. Cela m'a fait aimer la vie.*»

Jimmy Beaulieu, Québécois de 30 ans domicilié à Montréal, est en résidence à la Maison des auteurs d'Angoulême pour quelques mois, le temps de saisir la ville et ses visages dans un journal imagé. Et de poursuivre

le travail autobiographique commencé en 1998, lors de son retour au dessin. Une pause musicale «*grégaire*» l'ayant, pendant dix ans, distrait de son expression première. Depuis toujours, le jeune homme originaire au Québec de l'île d'Orléans se sait aspiré par les images. Enfant, il scrute à l'envi les tableaux accrochés aux murs du salon familial. A quatre ans, il découvre une bande dessinée. «*La couverture était comme une peinture dans laquelle on pouvait entrer.*»

Il n'aura, dès lors, de cesse de savoir lire, vite, très vite, pour comprendre et apprendre. La lecture de bande dessinée – plutôt absente de la culture québécoise – englutit ses timidités enfantines et ses craintes adolescentes : des super-héros américains à Mattotti, Dupuy et Berbérien, Spiegelman, Sempé... Il passera à l'acte de création, naturellement et sans détour par une école d'art. En usant, indifféremment, de la plume, du pinceau ou du stylo à bille. Tout cela, sa croyance en la beauté – offerte – des choses simples, ses blessures d'enfant-adulte, ses réflexions politiques, Jimmy Beaulieu le raconte dans *Le Moral des Troupes*, à paraître en France en 2005. Il parle encore de ses origines populaires et, avec force expressions québécoises, d'un Québec défolklorisé. De ce côté-ci de l'Atlantique, le Québécois a pour voisins-résidents Fabrice Neaud et Xavier Mussat. «*Leurs questionnements m'ont aidé*», reconnaît Jimmy Beaulieu qui célèbre l'honnêteté induite par le récit autobiographique. Son prochain livre, *Discomobile*, chez Ego comme X, évoquera sa période musicale... «*Pour ce qui concerne la création, précise-t-il, il n'y a pas de différence entre la musique et la bande dessinée, entre écrire une chanson ou une histoire, ce sont toujours des microclimats, de musique ou de bande dessinée.*» ■



Page de droite :  
extrait de *Projet  
domiciliaire*, journal  
d'une résidence  
en Charente.

Catalogue de Jimmy Beaulieu sur [www.pastis.org/mg](http://www.pastis.org/mg).  
Expositions-rencontres à Angoulême, le 19 octobre au CNBDI et,  
à Poitiers, le 20 à la librairie le Feu rouge. Du 25 au 29 octobre,  
il anime au CNBDI un stage de création BD sur l'autobiographie.

# Projet domiciliaire

11 juillet 2004

- parfum d'apocalypse



Le bruit le plus fort qu'on peut entendre  
à Angoulême, un dimanche après-midi de  
juillet, c'est le vent dans nos oreilles.

En tous cas, c'est assez étonnant pour un Montréalais.  
La rue principale est littéralement déserte! Même sur  
le chemin qui m'a mené jusqu'ici, il n'y avait pas âme  
qui vive. Je me suis demandé si une bombe chimique  
n'avait pas explosé pendant la nuit. Une bombe qui ne  
tue que les Français puisqu'il n'y aurait eu que deux survivants:  
Melissa et moi.

L'âme d'Angoulême me rappelle beaucoup celle de Québec. Les deux villes  
comptent à peu près le même nombre d'habitants, parmi lesquels on trouve  
énormément d'artistes. Robert Lepage dit que Québec est une ville de création  
et Montréal une ville de diffusion. Je suis d'accord, et ça s'applique aussi  
à Angoulême, je trouve. Il y a un climat, un tempo qui incite à voler les  
choses, à bricoler, assembler, raconter... Et si on a pas envie un beau matin,  
on peut aller marcher dehors, traîner dans les cafés... On rencontre  
assurément du monde qu'on connaît, avec qui on finit par aller souper  
(ici, on dit dîner). Puis, la p'tite grappe de copains agglomérés va dériver  
vers les derniers bars encore ouverts, ou alors ça va finir chez celui de la  
bande qui a une bouteille de muscadet au frais à la maison... et tout ça  
va s'étirer jusqu'à trèèèès tard... C'est un mode de vie qui me convient parfaitement.  
À Montréal, quand on croise une connaissance, on fait juste se dire à quel point  
on est dans l'jus (qu'on est occupés).

